

Dávid Szabó¹

Université Eötvös Loránd (ELTE)

 <https://orcid.org/0000-0002-3123-514X>
szabo.david@btk.elte.hu

Argot et gastronomie

Slang and gastronomy

Abstract: Speakers of non-standard varieties of French also like to eat and have their own words for food. But can gastronomy be considered as a major theme in slang? This paper tries to answer this question by analysing argot and unconventional French dictionaries (Colin et al. 2006, Goudaillier 2001, Tengour 2013, Perret 2002) and works by specialists such as Calvet and Robert L'Argenton. Slang varieties dealt with range from traditional French slang to contemporary suburban slang (*français contemporain des cités*) and include butchers' slang (*louchébem*) and bakers' jargon. The conclusion also suggests some ideas on teaching French as a foreign language.

265

Keywords: argot, gastronomic language, language of trades, slang themes

Introduction

Nous avons commencé une publication récente par la constatation suivante : « La France est mondialement connue pour sa gastronomie : c'est le pays par excellence de l'art raffiné de la bonne chère... », pour ajouter un peu plus loin qu'elle « est également un pays fier du rayonnement de sa langue nationale dont l'évolution est étroitement surveillée par l'Académie Française » (Szabó 2019 : 287). Le sujet de l'article en question était la *bouffe* telle qu'elle apparaît dans les chansons et le dictionnaire d'Aristide Bruant, ainsi, nous nous sommes dépêché de préciser qu'il « existe aussi des variétés du français qui évoluent en liberté, en dehors des chemins

¹ Université Eötvös Loránd (ELTE), Budapest, Département d'études françaises/Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, 1088 Budapest, Múzeum krt. 4., Hongrie.

balisés », comme par exemple le français argotique ou populaire, et que « les gens qui parlent les langages des marges, eux aussi aiment bien manger » (Szabó 2019 : 287) et possèdent des mots particuliers pour parler de la nourriture.

Dans le présent travail, nous ne nous limiterons pas à l'analyse d'une source particulière mais examinerons d'une manière plus générale le rapport entre gastronomie et variétés non standard, plus particulièrement l'argot français. Nous n'avons pas l'ambition de proposer une synthèse proprement dite, plutôt de faire un tour d'horizon fondé sur nos propres recherches lexicographiques² et en particulier sur les dictionnaires de Colin et al. (2006), Goudaillier (2001), Perret (2002) ou Tengour (2013), ainsi que les travaux de Robert L'Argenton (1991) ou Calvet (1994).

1. Argot et d'autres variétés non standard

266

Selon *Le Petit Robert* 2018, la gastronomie est « [l']art de la bonne chère (cuisine, vins, ordonnance des repas, etc.) ». Mais qu'est-ce que l'argot ? Bien qu'il ne soit pas facile de proposer une définition (Kis 1997 : 240 ; Kövecses 1998 : XIX ; Szabó 2004 : 18-45), d'un point de vue historique, nous pouvons constater que la signification du mot passe, dans le courant du XVII^e siècle, de *communauté des gueux et malfaiteurs* à *langage secret* de ces derniers, pour englober toutes sortes de variétés socio-professionnelles dès la fin du XIX^e siècle (Guiraud 1958 : 5-6). « Par argot nous entendons donc le vocabulaire particulier qu'un groupe socio-professionnel emploie dans le cadre d'une variété socio-régionale d'une langue donnée avec des visées crypto-ludiques, conniventiellles voire identitaires », pour reprendre une définition que nous avons proposée nous-même (Szabó 2004 : 58). Ce langage particulier de nature essentiellement lexicale (qui peut présenter des spécificités phonétiques voire morpho-syntaxiques aussi : voir par ex. Calvet 1994 : 80-82) sert avant tout à afficher l'appartenance du locuteur au groupe et ainsi à renforcer les liens entre les membres du groupe en question ainsi qu'à exclure en même-temps les non-initiés (Guiraud 1958 : 97).

Comment distinguer l'argot des autres variétés non conventionnelles (cf. Cellard, Rey 1991) telles la langue populaire ou familière, sans oublier le jargon ? Le français populaire n'est pas un langage essentiellement lexical qui s'utilise dans les cadres phonétiques et morpho-syntaxiques offerts

² Cf. par ex., Szabó (2014).

par une variété non standard ou standard, mais c'est toute la langue telle qu'elle est employée par des gens appartenant à un milieu socio-culturel et, dans une certaine mesure, professionnel : « profession ouvrière ou assimilée, niveau d'études réduit, habitat urbain, salaire peu élevé, niveau de responsabilités dominé », lisons-nous chez Gadet (1992 : 26-27).

L'identification de la langue familière est avant tout une question de ton ou de style. Contrairement à l'argot, le choix du familier ne dépend pas de l'appartenance à un groupe socio-professionnel ou un milieu mais de la situation de communication (Guiraud 1986 : 9). En parlant familier, on se met à l'aise en matière de langage en communiquant avec des interlocuteurs (généralement) bien connus, de la même famille, du même âge ou plus ou moins du même statut socio-professionnel. L'emploi du familier est ainsi généralement exempt des visées cryptiques, conniventielles ou identitaires des argots.

Le rapport entre argot et jargon est plus équivoque. À l'époque où *argot* signifiait encore la communauté des malfaiteurs, *jargon* se référait justement au langage cryptique de ces derniers, comme l'indique notamment le titre d'un des documents les plus précieux de l'histoire de l'argot français : le *Jargon de l'argot réformé* (1628). Parallèlement à l'évolution du sens du mot *argot*, la définition du terme *jargon* a également évolué, tout en conservant néanmoins une certaine ambiguïté entre « mode de parler artificiel et secret » des malfaiteurs et « tout code professionnel, technique ou culturel [...] considéré comme marginal par l'ensemble de la communauté » (Colin et al. 2006 : [33-34]). Nous insisterons ici sur professionnel et/ou technique et sur marginal tout en ajoutant : non officiel.

Argot, populaire, familier ou jargon sont donc – par leurs définitions – des catégories bien distinctes. Si on les voit souvent associés les uns aux autres dans des ouvrages de linguistique ou sur la couverture de dictionnaires, c'est qu'il s'agit de variétés apparentées, étroitement liées entre elles. Elles sont toutes des variétés non conventionnelles ou non standard, à l'exception peut-être du familier qui peut modifier le style de tout langage qu'il soit standard ou non. Mais même le standard de ton familier semble se rapprocher du non-standard.

Par ailleurs, c'est le ton familier qui est le niveau de langue caractérisant, a priori, l'utilisation de l'argot et du jargon, et c'est le français populaire qui a servi essentiellement de cadre linguistique, avec sa prononciation et sa syntaxe, à l'argot traditionnel. Tandis qu'entre jargon et argot, les glissements sont fréquents, il suffit parfois de substituer à la fonction économique du premier une fonction cryptique ou identitaire (Sourdout 1991 : 24). D'où la difficulté de choisir entre les différentes mentions non conventionnelles, que les lexicographes connaissent tellement bien, quand il s'agit de caractériser tel ou tel mot non standard.

Après avoir proposé une définition de l'argot et l'avoir distingué de variétés non conventionnelles analogues, il serait sans doute utile de rappeler certaines caractéristiques des argots. Les langages de type argotique reflètent en général une vision du monde dépréciative et typiquement masculine (Kövecses 1998 : XX), ce qui, bien entendu, n'exclut pas l'existence de variétés argotiques spécifiquement féminines. Le vocabulaire argotique se caractérise par une instabilité lexicale (les mots devenus trop banals ne pouvant plus répondre aux fonctions crypto-ludiques ou identitaires), contrebalancée par la stabilité ou le retour après une longue disparition de certains éléments lexicaux³. Pour terminer, il est important de souligner ici la richesse synonymique spécifique au vocabulaire argotique (Guiraud 1958 : 56-59) qui s'accompagne généralement d'une pauvreté thématique⁴.

2. La gastronomie : une thématique majeure en argot ?

À ce moment, vu le sujet de notre travail, une question s'impose : la gastronomie fait-elle partie des thématiques majeures de l'argot ? Autrement dit, la nourriture, le boire et le manger, les boissons et la *bouffe*, peut-on les considérer comme une source d'inspiration importante de la créativité argotique ?

La réponse est évidemment affirmative. Ou plutôt oui et non. Certains aspects de la gastronomie constituent indiscutablement des thématiques importantes en argot, d'autres beaucoup moins.

Le glossaire thématique (français-argot) du dictionnaire d'argot français sans doute le plus riche de notre époque, celui de Colin, Mével et Leclère (2006), cite 23 équivalents argotiques et populaires du mot usuel *eau* : *Château-Lapompe*, *cidre*, *eau à pédale*, *flotte*, *fraîche*, *jus*, *rincette*, *sirop de canard/grenouille*, *tisane*, etc. Alors qu'à une qualité associée notamment aux buveurs d'eau, *sobre*, le même dictionnaire ne réserve aucun équivalent.

En revanche, les équivalents argotiques et populaires de vin sont au nombre de 68 : *brouille-ménage*, *brutal*, *cassis*, *chocolat de déménageur*, *coquin*, *destructeur*, *gros-bleu*, *gros-cul*, *jaja*, *narpi*, *pétrole*, *pico*, *pinard*, *sens unique*, *sirop de bois tordu*, *tutu*, *vinasse*, etc. Nous venons de voir, que dans

³ Citons ici à titre d'exemple la présence dans l'argot hongrois de *megruház* « battre » depuis le XVIII^e siècle (Szabó 2004 : 64) ou la réapparition dans le français contemporain des cités de *daron*, *daronne* « père, mère », mots qui semblaient voués à une disparition définitive des argots francophones (Goudaillier 2001 : 22-23).

⁴ Par exemple, selon nos propres enquêtes conduites en 1991, une notion comme celle de chéquier ne faisait pas partie des thèmes abordés en argot (verlan) par les jeunes Parisiens.

ce dictionnaire, il n'y a aucun terme non conventionnel pour dire *sobre*. Cependant, avec une bonne soixantaine de synonymes de vin, il n'est pas surprenant d'y trouver 112 différentes façons de dire *ivre* : *beurré, blindé, bourré (comme un coing), complet, déchiré, défoncé, fait, imbibé, mouillé, nase, noir, paf, pété (comme un coing), plein (comme un boudin/œuf/sac), raide (comme la justice), rond (comme une bille/boule)*, etc. Donc, la gastronomie est une thématique qui préoccupe les argotiers, mais pas n'importe quel aspect de la gastronomie.

Reconnaissez-vous le champ sémantique de la série synonymique suivante : *artie, bricheton, briffeton, brignolet, brutal, lartif, larton (savonné)* ? Si vous ne comprenez pas ces mots, ne vous inquiétez pas, il s'agit pour la plupart de termes relativement anciens. Et ils signifient tous différents types de pain. La série synonymique suivante sera sans aucun doute plus facile à comprendre : *calendos, coulant, côtelette de Brie, from, fromgot, frometon, puant*. Ce sont naturellement des synonymes de (différentes sortes de) fromage. Fromage, pain et vin, voici la « sainte trinité » de la gastronomie française, et non seulement de la gastronomie populaire.

3. Un argot des bouchers

269

Même à une époque sous le signe du réchauffement planétaire où tout individu sensé se doit de prendre de plus en plus soin de l'environnement, nous ne pouvons pas oublier la viande malgré l'énorme empreinte écologique de l'élevage, surtout celui des bovins.

À Paris il a existé (et il existe toujours⁵ malgré la disparition des Halles et des abattoirs légendaires de la Villette) tout un argot des bouchers : le *louchébem* ou *loucherbem*. C'est un argot à clé, ce qui implique la transformation plus ou moins systématique d'une partie du vocabulaire usuel par le biais d'un codage (Colin et al. 2006 : [35]). Un peu comme dans le cas du verlan, mais en ce qui concerne le louchébem, le code ne consiste pas à inverser l'ordre des syllabes ou des phonèmes, mais, pour simplifier, il s'agit du remplacement de la première consonne du mot par un *-l*, et du rejet de cette première consonne en arrière, généralement suivie d'un suffixe parasitaire. Le nom du procédé (qui fait partie des langages codés regroupés sous l'appellation *largonji*) vient, logiquement, de la transformation du nom *boucher* : le *-b* initial, remplacé par un *-l*, est rejeté en fin de

⁵ Nous remercions Stéphane Hardy, qui prépare un doctorat sur le louchébem à l'Université de Siegen, pour cette information.

mot, complété par le suffixe parasitaire⁶ *-em* : *louchébem*⁷.

Nous devons une grande partie de nos informations sur ce langage codé à l'enquête conduite à la fin des années 1980 dans le XIII^e arrondissement de Paris par Françoise Mandelbaum-Reiner et Françoise Robert l'Argenton (Robert l'Argenton 1991 : 116). C'est par une farce racontée par deux bouchers parisiens et reproduite par Robert l'Argenton (1991 : 122) que nous illustrerons le procédé :

C'est une lamdé qui lavem louvem son louchébem qui lasfem une lomandkesse d'un lorsemic de lulotkesse et lidem au louchébem « j'veis lurfem mes lourské ». Quand è' r'vient, è' disait au latronpem louchébem qu'è' louvem lapuche du lorsemic dans la lulotké et [...] qu'elle loulévem une langue de bœuf à la place... Alors le latronpem i' lelpem son lefchigasse et lidem : « lirévem la lulotkem a (sic) la lamdé et vous lui lacépem la langué ! »⁸

Ce passage illustre particulièrement bien le fonctionnement du codage spécifique au louchébem, ainsi que les limitations du procédé et celles des locuteurs qui, vers la fin des années 1980, devaient faire partie des derniers utilisateurs de ce langage.

4. Une matrice sémantique

Les exemples cités jusqu'ici étaient des mots et expressions argotiques et populaires relatifs à des notions liées à la gastronomie. Cependant, les noms des différents aliments, plats, boissons, ingrédients ou ustensiles de cuisine peuvent aussi servir en argot, par un glissement de sens, à désigner des notions qui n'ont rien à voir avec la gastronomie. Calvet (1994 : 42) parle de matrices sémantiques universelles qui dans différentes langues permettent d'associer la nourriture à l'argent. Ainsi, en argot français, *blé*, *braise* (c'est-à-dire la chaleur nécessaire à la cuisson), *fric* (de *fricassée*), *galette*, *avoine*, *oseille* (utilisée en France surtout comme herbe aromatique),

⁶ Parasitaire signifie ici que le suffixe en question ne fait pas partie des suffixes usuels du français standard.

⁷ Le remplacement du *-er* final de boucher par un *-é* est une pure convention orthographique. Par ailleurs, la forme *loucherbem* existe aussi.

⁸ « C'est une dame qui va voir son boucher, qui fait la commande d'un morceau dans la culotte et dit au boucher 'je vais faire mes courses.' Quand elle revient, elle disait au patron boucher qu'elle ne voulait pas du morceau dans la culotte et qu'elle voulait une langue de bœuf à la place... Alors le patron il appelle son chef et dit : 'virez la culotte à la dame et vous lui passez la langue !' » (traduit du louchébem en français par l'auteur de ce texte en se servant des informations fournies par Robert l'Argenton (1991 : 122).

grisbi (pain gris et bis), *pèze* (du latin *pisum* « pois »), *pognon*⁹ (peut-être de *pougnon*, « petit gâteau » en franco-provençal) signifient sans exception argent, ce dernier servant avant tout à acheter (gagner) son pain¹⁰. Tout le reste viendra après avoir mangé à sa faim.

Ce rapport entre la nourriture et l'argent est également présent dans l'argot français de la prostitution où les termes *marmite* ou *ménesse* désignent la prostituée. Celle-ci s'appelle aussi une *gagneuse* lorsqu'elle gagne beaucoup d'argent et permet ainsi à son homme (son proxénète) de bien manger. Autrement dit, elle lui fournit de quoi chauffer et remplir la marmite dans laquelle se prépare la *ménesse* (de *ménestre* « potage », de l'italien *menestra*, même sens), autrement dit la soupe (Colin et al. 2006).

5. La gastronomie et le français contemporain des cités

Compte tenu de notre approche essentiellement diachronique, les exemples à travers lesquels nous avons essayé jusqu'ici de présenter les aspects argotiques de la gastronomie ou les spécificités gastronomiques de l'argot français étaient des exemples hétérogènes, souvent vieillis ou désuets, issus de diverses variétés argotiques liées à diverses époques. Ceux que nous présenterons ci-dessous appartiennent quant à eux à un argot contemporain bien documenté : le français contemporain des cités, c'est-à-dire l'argot qui se développe dès les années 1980 dans les quartiers périphériques multiethniques des grandes agglomérations françaises. Les mots et expressions choisis dans le dictionnaire de Goudaillier (2001) témoignent indiscutablement du fait que la nourriture joue un rôle important dans la vie des jeunes des cités.

Il s'agit en partie de mots relatifs aux notions de manger et, surtout, de boire : 8/8.6 « bière (de marque Bavaria) », 16, *Kro* « bière (de marque Kronenbourg) », *reubié* « bière », *craillav(er)*, *gameller* ou *graillav(er)* « manger », *tise* « boisson », *tiser* ou *pillav(er)* « boire », *teillbou* « bouteille ».

Parmi les procédés mis en œuvre, nous retrouvons naturellement le verlan (*reubié*, *teillbou*) et les emprunts au romani : *craillav(er)*, *pillav(er)*¹¹. Les chiffres font référence au titrage en alcool de la bière Bavaria et à la variété de bière nommée 1664 produite par Kronenbourg. *Tise* et *tiser*

⁹ *Le Petit Robert* et Colin et al. (2006) ne sont pas (tout à fait) d'accord avec les étymologies de *grisbi*, *pèze* ou *pognon* proposées par Calvet (1994 : 36-37).

¹⁰ Cf. aussi Guiraud (1958 : 58-59).

¹¹ Il est intéressant de noter ici que ces deux verbes existent depuis longtemps en argot (commun) hongrois sous la forme *kajál* et *piál*, même sens.

viennent de *tisane*¹², *gameller* – naturellement – de *gamelle*, alors que *grail-lav(er)* témoignerait de la double influence de *grail-ler*, même sens, emprunté à l'argot traditionnel, et de *craillav(er)*.

Dans le cas du second groupe d'exemples, nous avons affaire à des termes gastronomiques seulement du point de vue de leur origine, car par un glissement de sens, ils ont acquis une nouvelle signification. Ce sont des mots et expressions comme *ananas* « seins », *bounty* « homme de race noire voulant ressembler à un blanc », *caille* ou *rumo* « fille, femme », *patate* « 10 mille francs », *pâté-rillette* « Français de souche », *tiser une meuf* « posséder sexuellement une femme ».

Il s'agit dans la plupart des cas de métaphores, ou éventuellement d'emplois métonymiques (*pâté-rillette*, qui fait allusion au fait de manger du porc). Pour l'interprétation de *bounty*, il faut penser à la barre chocolatée bien connue, noire à l'extérieur et blanche à l'intérieur. Dans certains cas, le mot de départ est déjà non conventionnel : *patate* « pomme de terre » est un terme familier, *tiser* « boire » fait partie de l'argot des cités.

L'appartenance de *caille* et de *rumo* à l'argot gastronomique est problématique. *Caille* est un de ces nombreux noms d'oiseaux qui peuvent désigner la femme en argot¹³, tandis que *rumo* est le verlan de *morue*, poisson dont le nom signifie « prostituée » en argot traditionnel. La caille et la morue sont des ingrédients très appréciés par les gastronomes. Mais cette constatation suffit-elle pour les ranger dans la catégorie des argotismes spécifiquement gastronomiques ? Pas sûr¹⁴...

6. Un jargon de boulangers ?

Dans le titre de ce travail figurent les mots *argot* et *gastronomie*. Cependant, ce qui nous intéresse, ce ne sont pas uniquement les spécificités argotiques, mais les liens entre la gastronomie et les variétés non standard dans un sens plus large, dont l'argot fait partie et dont il n'est pas toujours facile

¹² Au contraire de Goudaillier (2001), Tengour (2013) fait dériver *tiser* du kabyle *tissit* « boisson ».

¹³ Colin et al. (2006 : 899) donnent comme équivalents argotiques et populaires de femme *pondeuse*, *poule*, *poulette* ou *volaille*.

¹⁴ Autrement dit, il semble bien possible que *caille* et *morue* s'utilisent comme équivalents argotiques de femme ou de prostituée simplement en tant que nom d'oiseau ou de poisson, sans tenir compte de leurs attraits gastronomiques (Cf. en ce qui concerne l'étymologie de *maquereau* « souteneur », Calvet 1994 : 39-40, et quant à son pendant féminin *morue*, Colin et al. 2006 : 530).

de le distinguer. Nous avons essayé de montrer plus haut que même si au niveau des définitions ces variétés – argot, langage populaire ou familier, jargon – peuvent être identifiées sans trop d’ambiguïté, dans la pratique, les frontières entre elles peuvent paraître plutôt floues. Le corpus que nous avons analysé jusqu’ici est essentiellement argotique, mais certains d’entre les argotismes plus anciens mériteraient sans doute la mention populaire tout autant que la mention argotique : n’oublions pas qu’une de nos principales sources lexicographiques s’intitule *Grand dictionnaire de l’Argot et du français populaire*¹⁵... Alors que certains dictionnaires récents de type général tel *Le Petit Robert* ont tendance à caractériser une grande partie des mots figurant dans les dictionnaires d’argot comme familiers.

Néanmoins, la plupart des exemples cités ci-dessus ne peuvent sans doute pas être rangés dans la catégorie de *jargon*. (Par jargon nous n’entendons plus l’argot ancien, mais une langue de spécialité non conventionnelle.) Même le louchébem est généralement défini comme un argot et non pas un jargon, compte tenu sans doute des visées cryptiques de son utilisation.

Nous avons nous-même posé, dans un précédent travail, la question de savoir si le grand dictionnaire des parlers des métiers de Perret (2002) pouvait être considéré, du moins en partie, comme un dictionnaire d’argot (Szabó 2015). À l’instar de Perret, nous étions obligé de répondre par la négative : il n’y a pas, ou il n’y a que très peu d’argot dans ce dictionnaire reposant sur un corpus impressionnant. Mais du jargon, il y en a beaucoup. Les exemples suivants ont été tirés du chapitre sur le langage des boulangers et pâtisseries : *aller au pain* « aller aux toilettes », *amin dada* « pâtisserie trop cuite », *belle-mère* « instrument muni de piques pour perforer les pâtes », *bite à curé* « cornet pointu pour percer la pâte des religieuses », *bonne sœur* « religieuse » (Perret 2002 : 375-384). Le nom de la pâtisserie trop cuite renvoie, certes d’une manière politiquement pas très correcte, à l’ancien dictateur de l’Ouganda. Celui de l’instrument pour perforer les pâtes repose sans aucun doute sur certains stéréotypes relatifs aux belles-mères. L’avant dernier exemple reflète à la fois des traditions anticléricales et un certain goût pour les grivoiseries souvent considéré comme propre à la France. Le dernier n’est en revanche qu’une périphrase usuelle.

La fonction économique spécifique aux jargons (Sourdou 1991 : 20) semble caractériser tous ces exemples, accompagnée tout de même d’une fonction ludique et d’une fonction identitaire bien évidentes. Cependant, c’est le premier exemple, *aller au pain*, que nous trouvons le plus intéressant et le plus problématique du point de vue des glissements entre jargon et argot. Car cette expression témoigne d’une fonction cryptique difficile à nier. De ce point de vue elle ressemble davantage à nos exemples du lou-

¹⁵ Colin et al. 2006.

chébem : pourquoi l'utiliser sinon pour ne pas être compris des clients ? S'agirait-il d'un argotisme plutôt que du jargon ?

Une conclusion « pédagogique »

Nous pensons que compte tenu de l'importance culturelle des deux notions figurant dans le titre, ce sujet pourrait être intéressant pour les professeurs de langue aussi. L'importance de la gastronomie dans la culture française va sans commentaires. Et l'argot aussi, à travers nombre de chansons, romans ou films, a indiscutablement sa place dans la culture populaire française et francophone. Il suffit de faire allusion ici à certains romans policiers ou à des chanteurs comme Bruant ou Renaud.

Cependant, l'argot et la gastronomie ont-ils leur place dans l'enseignement du français langue étrangère ? À une telle question, la réponse est soit très brève (nous sommes convaincu que oui), soit longue et complexe. Nous avons déjà essayé d'y répondre dans un autre travail (Szabó 2018), en ce qui concerne la place de l'argot dans l'enseignement du FLE. Nous ne voudrions pas nous répéter ici, mais nous pensons que l'argot, vu son importance dans l'usage quotidien de la langue et dans la culture dite populaire et l'attraction des jeunes pour les variétés de ce type, a sa place dans l'enseignement dès un niveau pas très avancé. Néanmoins, il faut viser avant tout la compréhension d'un certain nombre de termes argotiques, et avant tout de l'argot commun, car former des bilingues français-argot ne peut et ne doit pas être un objectif réel.

Nos remarques seraient les mêmes en ce qui concerne l'enseignement du langage de la gastronomie. De la même manière qu'il ne s'agit pas de former des « cailleras » de banlieue, il ne s'agit pas de former des chefs cuisiniers non plus... sauf dans les écoles d'hôtellerie.

L'argot et la gastronomie peuvent être particulièrement motivants pour les apprenants jeunes ou moins jeunes. En plus, apprécier la bonne cuisine et les vins fins et connaître leurs petits secrets, sont actuellement très à la mode. Le cas de l'argot est plus complexe, mais il ne faut surtout pas oublier qu'en enseignant un français nettoyé de ses éléments non conventionnels, nous enseignons un français qui n'existe pas.

Pour terminer, rappelons que tout le monde a besoin de *bouffer*. Et que c'est non seulement une obligation, mais bien souvent un plaisir aussi. Et il arrive pratiquement à tout le monde d'en parler dans un langage argotique ou, du moins, de ton familier.

Bibliographie

- CALVET, L.-J. (1994). *L'argot*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? ».
- CELLARD, J. & REY, A. (1991). *Dictionnaire du français non conventionnel*. Paris : Hachette (1^{ère} éd. 1980).
- COLIN, J.-P., MÉVEL, J.-P. & LECLÈRE, Chr. (2006). *Grand dictionnaire de l'Argot et du français populaire*. Paris : Larousse.
- GADET, F. (1992). *Le français populaire*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? ».
- GOUDAILLIER, J.-P. (2001). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose, (1^{ère} éd. 1997).
- GUIRAUD, P. (1958). *L'argot*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? » (1^{ère} éd. 1956).
- GUIRAUD, P. (1986). *Le français populaire*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? » (1^{ère} éd. 1965).
- KIS, T. (1997). Szempontok és adalékok a magyar szleng kutatásához – Viewpoints and Notes on Hungarian Slang Research. In Kis, T. (ed.), *A szlengkutatás útjai és lehetőségei [Argotologie : méthodes et possibilités]*. Debrecen : Kossuth Egyetemi Kiadó, pp. 237-296.
- KÖVECSSES, Z. (1998). *Magyar szlengszótár [Dictionnaire de l'argot hongrois]*. Budapest : Akadémiai Kiadó.
- PERRET, P. (2002). *Le parler des métiers*. Paris : Robert Laffont.
- REY, A. & REY-DEBOVE, J. (ed.) (2017). *Le Petit Robert de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert – SEJER, Nouvelle édition millésime 2018.
- ROBERT L'ARGENTON, F. (1991). Larlepem largomuche du louchébem. *Langue française* 90, pp. 113-125.
- SOURDOT, M. (1991). Argot, jargon, jargot. *Langue française* 90, pp. 13-27.
- SZABÓ, D. (2004). *L'argot des étudiants budapestois*, Paris : L'Harmattan-ADÉFO.
- SZABÓ, D. (2014). Trois dictionnaires de l'argot français. In Goudaillier, J.-P. & Lavric, E. (ed.), *Argot(s) et variations*. Frankfurt am Main : Peter Lang, pp. 303-313.
- SZABÓ, D. (2015). Un argot de foot chez Pierre Perret ? – Le ballon rond dans le dictionnaire du *Parler des métiers*. *Revue d'Études Françaises* N°20, pp. 173-181.
- SZABÓ, D. (2018). Faut-il enseigner l'argot ? In Konowska, A., Woch, A., Napieralski, A. & Bobińska, A. (ed.), *Le poids des mots. Hommage à Alicja Kacprzak*. Łódź : Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, pp. 283-291.
- SZABÓ, D. (2019). La « bouffe » dans le langage d'Aristide Bruant. In Bastian, S., Felten, U. & Goudaillier, J.-P. (ed.), *Cultures et mots de la table. Comment parle-t-on de la nourriture et de la cuisine en termes académiques, littéraires et populaires / argotiques ?*. Berlin : Peter Lang, pp. 287-295.
- TENGOUR, A. (2013). *Tout l'argot des banlieues. Le dictionnaire de la zone en 2600 définitions*. Paris : Les Éditions de l'Opportun.

Notice biobibliographique

Dávid Szabó – linguiste, lexicographe, traducteur, maître de conférences HDR à l'Université Eötvös Loránd (ELTE) de Budapest, directeur du Centre Interuniversitaire d'Études Françaises (où il dirige un club gastronomique) et de la *Revue d'Études Françaises*. Il a soutenu sa thèse de doctorat sur l'argot des étudiants budapestois en 2002 à l'Université Paris Descartes sous la dir. de J.-P. Goudaillier et son habilitation à diriger des recherches sur

« Argot et lexicographie » en 2012 à ELTE, Budapest. Il a été maître de conférences associé à l'Université Paris 3 en 1996-99 et professeur invité à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 2017. Il a (co)organisé et publié plusieurs colloques internationaux d'argotologie. Il est le (co)éditeur et le (co)auteur de plusieurs dictionnaires hongrois-français / français-hongrois.